

casamayor
la mystification

voies ouvertes

gallimard

PREMIÈRE PARTIE



Pickpocket

On ne se sauve pas de la réalité en refusant de la connaître ou en lui donnant un nom injurieux, pas plus qu'on ne fera reculer l'immense poussée de l'espèce vers le collectif en cultivant la nostalgie d'un individualisme d'autrefois dont les conditions ne se retrouveront jamais plus.

Jules Romains.

Les procédés de mystification sont nombreux. Le prestidigitateur attire l'attention à droite pour opérer à gauche, le pickpocket provoque une altercation ou une bousculade pour que son complice puisse opérer, le blagueur du premier avril tape amicalement sur le dos pour y coller un poisson. L'organisation sociale fait de même et elle dispose, en outre, de moyens beaucoup plus puissants. Elle exploite la crédulité, mais elle commence par la créer. C'est ce qu'on appelle l'action psychologique qui suit l'évolution des mœurs et des connaissances et ménage à quelques-

uns des privilèges abolis pour les autres. La première opération consiste à tout diviser par deux, en sorte qu'il existe deux camps et à imposer dans chacun le devoir de fidélité, en sorte que les fidèles soient prisonniers de leur camp. Ils sont ainsi en état d'infériorité par rapport à ceux — les esprits lucides et libérés — qui enjambent les frontières, qui ont le privilège de fermer les portes et de garder la clef.

La mystification tend une cascade de pièges. D'abord, elle trompe. Ensuite elle pousse à la tromperie en exagérant son efficacité. Plus loin, encore, elle fait croire que tout est tromperie et sur ce chemin mène à l'amertume, parfois jusqu'au désespoir. Il est difficile de dire si la mystification est nécessaire. Nous constatons que, dans bien des domaines, le premier avril dure toute l'année. On ne le reconnaît qu'une seule fois, lors des canulars en forme de fausses nouvelles, des gros mensonges bons enfants, des farces et attrapes. Elles ne font pas toujours plaisir, ces farces, elles ont plus souvent de gros sabots que des doigts délicats, mais peu importe, après un mouvement d'humeur ou un coup de rigolade, tout le monde revient au quotidien, aux choses sérieuses. Malheureusement ces choses sérieuses ne sont pas toujours celles qu'on croit. D'accord pour être mystifié consciemment, mais pas sans le savoir. D'accord pour le théâtre, au théâtre, mais pas dans l'administration, l'information, la politique, le commerce, parfois la science... pas là où il ne dit pas son nom.

Il faut procéder à une redistribution des noms.

La mystification ne s'explique que par des hypothèses. Les mystificateurs disent : « Si nous disions la vérité, rien ne marcherait. » Ils n'en savent rien. Ce qui est certain, c'est que la mystification étant partie intégrante du système social, sa suppression serait une véritable amputation et, accomplie sans précaution, pourrait provoquer un choc opératoire mortel. Mais le fait que, de mémoire d'homme, aucune société n'ait fonctionné sans truquage, n'est pas la preuve certaine qu'il doive toujours en être ainsi, ni qu'on ne puisse pas, non pas supprimer le truquage du jour au lendemain, mais peu à peu le réduire et, en tout cas, le mettre en lumière. Comment s'y prendre sans soulever des tempêtes et surtout sans humilier. Comment amener ceux qui se croient tirés de la cuisse de Jupiter à admettre que leur naissance a passé par des voies plus naturelles? La peau du lion et la peau du renard cousues ensemble, suivant les leçons de Machiavel, n'y parviendraient pas. Il faut y ajouter toute l'attention du trappeur à l'affût pour tirer au bon moment, toute la faconde du camelot pour persuader le client qu'il fait une bonne affaire, tout le talent du comédien qui crée l'émotion, ouvre le cœur. Mais il ne faut pas se décourager, car l'inaccessible est à portée de la main. Les contes pour enfants sont toujours vrais. C'est vrai que les fées se sont penchées sur le berceau de l'homme, lui ont accordé tous les dons et ont exaucé tous ses souhaits. Les enchan-

teurs ne sont pas plus puissants que les simples créatures que nous sommes. Notre pouvoir ne connaît pas (ou pas encore) de limites. Rien n'était plus fou que le désir de nous promener dans les airs. Il nous a suffi de vouloir et au bout de deux petits millénaires la chose était faite. Tout comme la pesanteur, la distance a, elle aussi, disparu à notre commandement. Nous voulons entendre et voir au-delà de nos premières possibilités naturelles. Plus de problèmes : les machines optiques déploient devant nos yeux les mystères de l'infiniment petit et nos projectiles ne se posent pas sur Vénus sans nous tenir informés, par la vue et par l'ouïe, de toutes les péripéties du voyage. Le mythe du mandarin qui, en appuyant sur un bouton, détruit à distance des hommes qu'il ne connaît pas, est entré dans la pratique à tel point que nous sommes plusieurs à nous regarder en chiens de faïence et à confier notre sécurité à nos possibilités respectives d'anéantissement. La mort elle-même, cette mort que nous pouvons avancer, engraisser, en lui jetant en pâture des centaines de millions d'hommes, elle aussi, notre plus puissante, notre invincible ennemie, recule comme un fauve dressé. On mourait à trente ans, on meurt à soixante. Quels sacrifices aurait consenti, quel pacte satanique aurait fait, quel prix aurait payé, notre aïeul pour voir doubler la durée de son existence ! Il lui a suffi d'attendre une paire de siècles et il l'a obtenu pour rien. Un tiers de la population du globe a réussi, en peu

d'années, à supprimer les famines ancestrales. Dans de nombreux pays le malade est remboursé des soins qu'il reçoit sans avoir besoin de demander la charité. Le curieux peut tout savoir grâce à des livres bon marché, alors qu'à peine quelques siècles auparavant, il ne pouvait acquérir des connaissances beaucoup plus limitées, qu'en suivant, pas à pas, pendant des années, un maître savant. Seul demeure discutable et toujours discuté, ce qu'on appelle le bonheur. Aucune formule n'est venue s'ajouter aux anciennes, en tout une demi-douzaine de recettes de cuisine, bien vagues d'ailleurs, balayées par la première passion ou la première épouvante.

La quatrième opération

*Le progrès restera anarchique tant
que l'ordre restera rétrograde.*

Auguste Comte.

C'est bien la division qui a commencé à brouiller les cartes, la seule opération arithmétique qui soit visiblement satanique. Ajouter, multiplier, bravo! Soustraire? Il le faut bien de temps en temps. Nous sommes tous d'abord ajoutés, puis inéluctablement soustraits. C'est clair, ça ne trompe personne. Tandis que la division recèle de singuliers arcanes. Souvent, elle ne tombe pas juste. Ne sont-elles pas inquiétantes ces divisions qui ne finissent pas? Et quel symbole suspect qu'une opération qui laisse un reste? Mais, même les plus benoîtes des divisions, celles qui s'achèvent sans décimales, ne doivent pas donner le change. Et la plus simple d'entre elles, la division par deux, n'a pas fini d'exercer parmi nous ses ravages, puisqu'elle a lancé sur le marché, le poison des caté-

gories. Établir des catégories, c'est rendre un jugement, sans se donner la peine de faire un procès. Peu importe le contenu, on ne regarde que l'étiquette. Personne ne cherche à savoir ce qu'il y a dans les têtes, pile électrique ou fromage mou. On serait tenté de taper dessus si elles se dressaient. Ce qui compte c'est la forme, la couleur, l'alignement. Dommage, car pour chacun de nous, c'est moins une étiquette qui nous conviendrait qu'un roman, et un roman d'amour bien entendu. On aime ceux qui souffrent, on n'aime pas la souffrance. C'est parce que la mer est cruelle, la mine malsaine, la terre exigeante, qu'on s'attendrit sur le paysan, le mineur, le pêcheur. On s'allie au faible, mais on peut aussi s'exalter à son combat. Avec la mer immense, la montagne immaculée, la connaissance fugitive, la terre intolérante et saisonnière, autant d'affrontements qui grandissent les hommes et s'il est vrai qu'on ne prend pas des mouches avec du vinaigre, il est tout aussi vrai que la solidarité augmente avec les épreuves. Mais, cette solidarité, dont on parle tant, est peut-être, avec quelques autres comme le courage et l'esprit d'initiative, comme l'indulgence et l'humour, une qualité où la société voit un danger. C'est pourquoi, elle a mis en place un dispositif qui paralyse la faculté de se reconnaître dans l'autre.

Bonnet blanc, blanc bonnet

Un chef est un homme qui a besoin des autres.

Paul Valéry.

La plus vertigineuse des mystifications est celle des cloisonnements verticaux qui font croire au bon peuple qu'il existe des différences profondes entre les laïcs et les clercs, les intellectuels et les marchands, les campagnards et les citadins, les nobles et les roturiers, les savants et les ignorants, les militaires et les civils... L'opération exploite la tendance en chacun de nous qui nous pousse à nous identifier à l'objet de nos préférences. Et pourtant, tous ceux qui aiment les ingénieurs ne s'appellent pas Jules Verne, tous ceux qui aiment les athlètes ne s'appellent pas Paul Morand, tous ceux qui aiment les toréadors ne s'appellent pas Montherlant, tous ceux qui aiment les ronds-de-cuir ne s'appellent pas Courteline, tous ceux qui aiment les policiers ne s'appellent pas Ches-

terton, tous ceux qui aiment les marins ne s'appellent pas Conrad, tous ceux qui aiment les soldats ne s'appellent pas Mac Orlan, mais il leur arrive de le croire et le piège se referme. Après avoir enfermé à clef chacun dans son compartiment, on fait croire aux voyageurs qu'ils sont dans une classe unique, que les compartiments se valent. Certes, le tiroir qui contient des haricots n'éprouve aucun mépris pour celui qui contient des lentilles, mais la savonnette regarde de haut le savon de Marseille et la serviette répugne à se mélanger avec le torchon. Cette hiérarchie camouflée, comble d'habileté, n'est pas immuable, elle peut s'éclipser ou s'inverser, selon les circonstances. Si, au départ, le militaire se croit supérieur au civil, le cleric au laïc, l'intellectuel au manuel, le bourgeois au paysan, le savant à l'ignorant, le noble au roturier, sur un stade, le poète amoureux de l'étoile ne fait pas le poids devant l'amoureux du ballon, sur un champ de bataille la plume d'oie cède à la pertuisane, et si l'on veut manger du pain, mieux vaut pousser le soc que lire son missel.

On pourrait penser que de telles permutations soutenues par la vieille formule : « les premiers seront les derniers », secoueraient les hiérarchies au point de les affaiblir. C'est le contraire qui se produit. Si aujourd'hui le gratte-papier triomphe, et demain l'ouvrier, les sentiments d'échec et de conquête concourent à la défense de la hiérarchie. Les changements les plus importants, obte-

nus dans la vie quotidienne, au ras de la terre, dans les pleurs et le sang, dans l'ivresse de l'espérance et l'acharnement du désespoir, s'ils vident les hiérarchies de leur substance, les sacralisent, les élèvent au rang d'entités inaccessibles aux vicissitudes de l'existence. Aux catégories « substantielles » s'ajoutent les catégories morales. La croyance se confirme qu'il n'existe de types bien qu'ici et pas là, que sous cette étiquette sont rangés les génies et sous cette autre étiquette les gourdes, d'un côté les braves et de l'autre les lâches, d'un côté ceux à qui il faut lécher les bottes, de l'autre ceux à qui il faut mettre le talon sur la figure.

La Maffia

La liberté y tuait plus sûrement qu'une balle.

Chris Marker.

Le cloisonnement, mensonger quand il ajoute des différences artificielles, arbitraires et abstraites, aux différences réelles, a un effet second plus pernicieux encore. Le pire n'est pas de mettre l'accent sur ce qui nous divise, plutôt que sur ce qui nous rassemble, c'est de faire croire que ces catégories s'imposent à tous. Il n'en est rien. Tous ceux qui, dans chaque catégorie ont obtenu la promotion hiérarchique qui les élève au-dessus de leurs semblables, ont entre eux une complicité qui leur donne une force formidable. Dominer une catégorie, ce n'est pas seulement s'imposer aux siens, c'est entrer dans la confrérie des dominateurs. Quelque grande que soit la distance entre le maître et l'esclave, elle se réduit à rien entre le chef des maîtres et le chef des esclaves. Le succès est le

plus solide ciment. Ses règles sont constantes, elles s'appliquent rigoureusement. Le chemin qui mène au sommet est le même pour la contestation et pour l'orthodoxie. Qu'on soit acteur comique ou acteur tragique, il faut se soumettre à la loi de l'imprésario. Entre les « parvenus » naissent des querelles, mais qui ne sont que de faux problèmes, bons à entretenir les illusions de ceux qui ne sont pas parvenus. On ne peut pas imaginer à quel point est forte la solidarité des puissants. Il faut démasquer la grande imposture des rivalités entre les grands. Si elles se règlent, en général, de façon feutrée, ce n'est pas par pure politesse, bonne éducation, délicatesse de cœur, c'est parce qu'elles se règlent sur le dos des autres. Ce qui est affaire de vie ou de mort pour le bas peuple, de misère ou d'aisance pour les petits et les moyens, n'est affaire de rien du tout pour les grands, tout au plus d'amour-propre, de transfert de capitaux ou d'influence, mais sans sérieux changement de situation. Il s'agit, presque toujours, en fin de compte, de déplacement d'alliance, ce qu'on dénoue ici, on le noue là, ce qu'on ne réussit pas à nouer d'un côté reste noué de l'autre : on ne renvoie pas un seul domestique, on ne vend pas un seul cheval de course, on ne renonce pas à un jour de réception. Qu'une société perde soudain un milliard lourd, aucun membre de son conseil d'administration, ancien ministre, personnage consulaire, haut fonctionnaire, n'en verra son budget rogné d'un liard. Si un poste change de mains,

comme on dit, il ne s'agit jamais pour les propriétaires de ces mains que d'un changement d'opulence. Les citoyens baignent dans un climat de petite défiance pire que l'ignorance, car, en réalité, ils ne savent rien. De la Bourse, cette terre totalement étrangère, ils n'ont eu la révélation (récente d'ailleurs) que par trois lettres : O.P.A., qui, pour eux, évoquent la mainmise d'une entreprise sur une autre, sans plus. La seule image connue est celle donnée par les films, des messieurs bien habillés qui vocifèrent, des chiffres nerveusement tracés sur un grand tableau noir, mais derrière ce tableau... mystère. Des adjudications de grands travaux, les citoyens ne connaissent qu'un nom écrit sur un panneau à l'entrée d'un chantier, mais ils ne savent pas à qui correspond ce nom, même s'ils lisent le même plus souvent que d'autres, ils ne connaissent pas le mécanisme, ni les conditions, ni l'identité de ceux qui ont obtenu les contrats, encore moins de ceux chargés de ce qu'on appelle mystérieusement l'« engineering ». S'il était affiché, on lirait le même à Fos-sur-Mer, dans la Baie d'Hudson, et en bien d'autres lieux, ce qui ne pourrait que démontrer à l'électeur la sagesse des Écritures qui s'adressent toujours à lui, même s'il tient un bulletin de vote, et lui disent : « Souviens-toi que tu es poussière. »

De la Presse et de ses problèmes, les citoyens ne connaissent que les manifestations dans la rue, mais « la passation de pouvoir », les achats, les ventes, leur demeurent étrangers. Chacun pourrait

casamayor
la mystification

Les falsifications de la Sécurité, de l'Economie, de l'Education, du Développement sautent aux yeux et les citoyens les plus respectueux savent que les Institutions sont, pour une large part, des maisons d'illusions, mais ils ne connaissent pas les mécanismes qui ont été montés progressivement sans qu'ils s'en aperçoivent. Alors qu'aux cartes, les tricheurs se cachent, dans notre société ils ne s'en donnent plus la peine, pas plus qu'ils ne se donnent la peine de maquiller les panneaux de signalisation pour égarer le voyageur. Celui-ci s'égare tout seul. Il lit "Liberté" sur le chemin qui mène à la servitude, "Fraternité" sur celui qui mène à la solitude, "Egalité" sur celui tout au long duquel augmente vertigineusement la distance qui sépare le riche du pauvre, le fort du faible, ceux qui comptent de ceux qui ne comptent pas.

Chemins entortillés qui feraient perdre le sens de l'orientation à un pigeon voyageur. Il ne s'agit pas d'un complot ourdi par quelque démon malfaisant, quelque chef d'orchestre dont un microbe, un accident ou, à la rigueur, une balle nous débarrasserait. Nous, tous, les avons pavés, ces chemins, pas seulement de nos bonnes intentions mais de toutes nos forces et nous n'en finissons pas de leur consacrer nos courbatures et notre sueur, ouvriers obéissants ou contestants, également attachés au chantier. Les plus faibles jettent leur venin, les autres haussent les épaules. Tous s'accommodent de l'idée que les choses iront plus mal. Nous avons payé notre puissance, devenue si grande, de la volonté de nous en servir, et l'habitude de perdre est si tenace que nous regardons nos atouts sans même avoir l'idée de les abattre sur la table pour gagner la partie. Il est temps d'apprendre à jouer.

Casamayor

nrf